

MICHEL BATS*

SYSTÈMES CHRONOLOGIQUES
ET MOBILIERS ÉTRUSQUES DU MIDI DE LA GAULE
AU PREMIER ÂGE DU FER (V. 600-V. 480 AV. J.-C.):
LES RYTHMES DE L'ARCHÉOLOGIE
ET DE L'HISTOIRE

AVEC la fondation de Marseille, la Gaule entre dans l'histoire, celle de l'écriture des auteurs grecs anciens. Et donc l'histoire de la Gaule du premier Âge du fer se réduit presque à celle d'une cité grecque, Marseille. L'archéologie prétend la recontextualiser et nous aider à en reconstruire les vrais rythmes, ceux des indigènes, premiers acteurs de l'histoire de ce pays. En fait, ce colloque nous demande d'en déplacer le centre de gravité dans une troisième direction, celle de l'archéologie et de l'histoire des Étrusques dans leur relation avec la Gaule. Notre tâche est heureusement mieux ciblée puisqu'il s'agit d'essayer de suivre la piste de ces protagonistes à travers les productions qui leur sont attribuées, en essayant de leur affecter la part qui leur revient dans leur distribution. À première vue, il s'agit d'une enquête plus facile que pour la période précédente puisque l'on a à faire, non plus à des objets isolés, qui peuvent se transmettre de main en main en dehors de tout courant commercial, mais à des arrivages en série de produits étrusques: amphores, bucchero, céramique étrusco-corinthienne, céramique commune, dont les quantités et la régularité impliquent des relations continues. Mais le point de départ est des plus ambigus et la suite reste presque entièrement tributaire de notre connaissance des productions et des rythmes de la cité phocéenne de Marseille.

I. LES AMBIGUÏTÉS DE LA CHRONOLOGIE ARCHÉOLOGIQUE AUTOUR DE 600 AV. J.-C.

La datation, vers 600, de la fondation de Marseille n'est plus aujourd'hui contestée. C'est celle fournie par les sources antiques: 600/599 (Timée), 616-578 (le règne de Tarquin l'Ancien, selon Trogue-Pompée et Tite-Live), 600/599-597/596 (la 45^e Olympiade, d'après Solin), 598/7 (*Chronique* d'Eusèbe, version latine de Jérôme), 593/2 (*Chronique* d'Eusèbe, version arménienne). Les trouvailles archéologiques des niveaux les plus anciens s'y insèrent parfaitement.

En revanche, pour la datation strictement archéologique des sites indigènes provençaux ou languedociens, les indicateurs chronologiques restent souvent ambigus. Ils sont tributaires d'une part de la datation des productions massaliotes, qui donnent un *terminus post quem* vers 600, d'autre part de la datation attribuée à quelques catégories de céramiques importées et éventuellement associées aux productions étrusques.

I. 1. *La chronologie des mobiliers*

Les productions étrusques

LE BUCCHERO NERO

Toutes les trouvailles les plus anciennes de bucchero nero étrusque en Gaule appartiennent (à une exception près à Saint-Blaise) à un bucchero de transition, entre *bucchero sottile*, daté entre le milieu du VII^e s. et le début du VI^e s., et *bucchero pesante*, produit à partir du début du VI^e s.: ce bucchero de transition se situe donc autour de 600. La forme de loin la plus courante est le canthare de type Rasmussen 3e/Gras 1-2, qui apparaîtrait dans le dernier quart du VII^e s. en *bucchero sottile*

* CNRS-UMR 5140 Lattes/Montpellier.

pour le premier (Rasmussen 1979), à partir de 600 seulement pour le second (Gras 1974). Il ne semble pas qu'il y ait une différence chronologique entre le type Gras 1 (avec traits incisés sous la lèvre) et le type Gras 2 (sans incisions).

LA CÉRAMIQUE ÉTRUSCO-CORINTHIENNE

Cette céramique figurée de production étrusque apparaît dans la deuxième moitié du VII^e s. à l'école de la céramique corinthienne qui en fournit les étapes chronologiques, depuis le proto-corinthien récent, dans les ateliers de Veies, Vulci et Caeré. Mais d'après J. G. Szilágyi (1998), toute la céramique figurée étrusco-corinthienne retrouvée en Gaule appartient à des séries datables entre 590/580 et 550.

LES AMPHORES

Il est pour le moment difficile de dater les débuts de la production des types d'amphores étrusques qui nous intéressent (Sourisseau à paraître). Toutes les trouvailles en Italie se situent à partir de vers 600 (ou un peu avant en Campanie sur le modèle pithécussain) (Albore Livadie 1978 et 1985; Gras 1985, pp. 336-364; Rizzo 1990). Je crois qu'il faut insister sur ce fait. Sur les 21 amphores étrusques des nécropoles de Vulci présentées par Rizzo 1990, pas une seule n'est présente dans un contexte antérieur à 600; or, la datation de ces contextes repose sur des associations multiples et précises de céramique fine. On cite toujours un seul exemple antérieur, identifié précédemment comme phénicien, mais rendu à l'Étrurie par une analyse pétrographique, provenant d'une tombe de Gabii du second quart du VII^e s.¹ J.-C. Sourisseau la rattache à son groupe 2 de pâte (Caeré). R. F. Docter considère qu'elle appartient à la même catégorie d'amphores non tournées, mais finies au tour (type Zit-A 5), découvertes à Carthage et Toscanos entre 660 et 630 (Docter *et alii* 1997) et qui disparaissent dans le dernier tiers du siècle: elles seraient les prototypes (*amphoren protoetruskischen*) des amphores tournées.

LES BASSINS EN BRONZE

La période de plus grande concentration de la production étrusque des modèles à vasque basse et rebord perlé ou lisse, qui nous concernent, se situe entre le troisième quart du VII^e s. et le milieu du VI^e s. (Albanese 1985).

Les céramiques grecques

Toutes présentent une chronologie qui flotte entre la fin du VII^e et le début du VI^e s.: corinthien ancien (620-590) et moyen (600-570), en réalité assez rare; céramiques ioniennes: les coupes A1, A2, B1 (620-580: Boldrini 1994) ainsi que les coupes dites rhodiennes à oiseaux dont seule la quatrième et dernière série datée par Cook (1997) de 615-600 (mais jusqu'en 580 par Hayes in Tocra 1, n. 733) est présente en Gaule, les coupes à rosettes de points, à méandres ou à filets datées 625-575.

1. 2. *La chronologie des sites*

On comprend donc la difficulté de dater avec précision, juste avant ou juste après 600, c'est-à-dire avant ou après la fondation de Marseille, les premiers sites récepteurs de produits étrusques en Gaule. Et pourtant, ils ne sont qu'au nombre de cinq ou six à poser ce problème!

Saint-Blaise (Saint-Mître-les-Remparts, B.-du-Rh.)

Le problème a longtemps été brouillé par l'interprétation des fouilles anciennes sur le site de

¹ Cf. DOCTER *et alii* 1997, pp. 29-30. A Tarquinia, une amphore de type Py 1/2 est présentée par C. Chiaramonte Treré (*Tarquinia. Scavi sistematici nell'abitato (campagne 1982-1988). I materiali 1*, Roma, 1999, Tarchna II) comme appartenant aux premières décennies du VII^e s.; cependant, il est noté, dans Tarchna 1, à propos de cette même amphore «l'incertitude de son attribution au dépotoir 88 (daté 600-525) ou au remblai 89 (daté du premier quart du VII^e s.)».

Saint-Blaise où «l'abondance» de mobilier étrusque a même fait parler d'emporion étrusco-ligure (Bouloumié 1992).

Dans la couche VII datée du dernier quart du VII^e s. qu'il définit comme étrusque (Rolland 1963 et 1964), H. Rolland associe amphores étrusques et «amphores de type rhodien, peintes de bandes ou de décors en S», *bucchero nero*, bols rhodiens à oiseaux, coupes ioniennes A1 et des «tessons italo-corinthiens, œnochoé portant la figure d'un onagre et coupes décorées d'une zone de cygnes»: or ces deux derniers tessons appartiennent l'un à un vase du Peintre delle Teste di Lupo (Szilágyi 1998, p. 436, n. 21: vers 590-570), l'autre à une coupe du cycle de Codros (Szilágyi 1998, p. 521, n. 22: vers 575-560). Donc, ou bien le niveau VII de Rolland est théorique et reconstitué à partir des éléments considérés par lui comme les plus anciens du mobilier, ou bien cette couche cumule plusieurs niveaux compris entre la fin du VII^e et le premier tiers du VI^e s.¹ Le sondage du secteur Q 8/9 réalisé par B. Bouloumié (Bouloumié 1982) est trop exigü (6 m²) pour fournir les informations attendues, mais paraît confirmer la présence simultanée dès l'origine de produits étrusques et grecs orientaux. Retenons que Saint-Blaise est le seul site à avoir livré du *bucchero sottile* (1 œnochoé à décor en éventail) et qu'on y trouve des céramiques grecques - bols à oiseaux et coupes ioniennes A1 - absentes pour le moment (mais pour combien de temps?) à Marseille.

Tamaris, L'Arquet (Martigues, B.-du-Rh.)

Ces deux sites de promontoire littoraux voisins, situés entre Marseille et Saint-Blaise, présentent une physionomie et un faciès proches. A L'Arquet (Lagrang 1959), la publication très partielle du mobilier signale la présence d'objets datables autour de 600 et en-deçà: *bucchero nero* de transition, amphores étrusques, mais aussi céramique corinthienne (cruche à décor de rosette pointée du corinthien ancien/moyen, skyphoi), et ioniennne (bord d'une coupe A1, d'un bol à oiseaux, d'une amphore etc.). La reprise récente de l'étude du mobilier de Tamaris (Duval 1998) permet d'avoir une vision plus précise de ce site que des fouilles récentes ont largement confirmée. Là-aussi, au cours de la première phase d'occupation datée v. 600/v. 575, on trouve *bucchero nero* et amphores étrusques de type 1/2 et 3A/B, associés à la céramique grecque orientale (coupe A2, kylix/bol) et massaliète à pâte claire et grise monochrome et de la céramique corinthienne présente dans les remblais de mise en place de la période II qui confirme ce faciès, avec, semble-t-il, une plus forte quantité de céramique étrusque (canthares à bord incisé ou non, olpé et œnochoé, amphores). En l'état actuel de nos connaissances, la présence de céramique massaliète à Tamaris dès la première phase placerait le site postérieurement à L'Arquet; mais comme pour Saint-Blaise les fouilles ne nous donnent pas la précision espérée.

Tonnerre I (Mauguio, Hérault), La Liquière (Calvisson, Gard)

Sur ces deux sites, la première couche d'occupation ne contenait que des amphores et du *bucchero* étrusques. Comme la couche suivante contenait en outre des céramiques grecques, M. Py en a conclu que c'est entre les deux qu'avait eu lieu la fondation de Marseille et donc que la première phase était le témoignage d'un commerce antérieur purement étrusque. Ces deux sites étant les seuls à ma connaissance à présenter un tel profil, il faudrait alors les traiter à part dans l'ensemble du Midi de la Gaule et clore le débat sur le constat que le commerce étrusque s'était limité à l'étang de Mauguio avec un prolongement vers l'habitat de La Liquière et, en tout cas, éviter de faire d'un cas exceptionnel une règle générale. C'est cela qui m'avait poussé à envisager une autre solution (Bats 1998). En fonction de la chronologie des mobiliers (aucun qui ne puisse être daté après 600) et de la stratigraphie (M. Py souligne «les nombreuses filiations qui existent d'une phase à l'autre et qui empêchent de concevoir des écarts importants entre chacune d'elle»), le phasage de La Liquière (I ancien: 625-600; I récent: 600-575; II: 575-525) défini par M. Py (1984) m'apparaissait trop rigide et trop tiré vers le haut, et j'avais proposé d'abaisser la chronologie absolue du site d'un quart de siècle. Aujourd'hui, M. Py place les importations étrusques

¹ Pour une analyse précise du dossier de Saint-Blaise, voir SOURISSEAU 1997, II (2), pp. 337-363.

«dans les dernières années du VII^e s.» (Py 2003a) (toujours avant la fondation de Marseille) et élargit la phase La Liquière I récent au premier tiers du VI^e s. (Py 2003b).

Pézenas (Hérault), nécropole Saint-Julien

A. Nickels (1989) avait proposé, sur des bases qui ne sont pas clairement explicitées, une périodisation par zones de cette nécropole: zone I 610-590, zone II 590-570, zone III 570-520, zone IV 520-480. Dans la zone I, les importations grecques orientales (vases à pâte claire et décors peints [bandes, rosettes de points] - *stamnoi*, coupes à lèvres sans anse, oenochoés - et à pâte grise monochrome - urnes, *dinoi* et oenochoés -) avoisinent des canthares de bucchero nero (mais une seule fois en association). Ces voisinages et associations se poursuivent dans les zones II et III: ce n'est que dans cette dernière que l'on verrait apparaître les amphores étrusques et les bassins en bronze. Pour les vases considérés comme de provenance grecque orientale, on manque encore de modèles de comparaison dans leur lieu d'origine,¹ mais les formes et surtout les décors correspondent à un environnement où se marque encore, mais faiblement, le style orientalisant quand, à partir de la fin du VII^e s., il se réduit parfois à de simples bandes peintes accompagnées ou non de motifs végétaux ou géométriques simplifiés. L'équipe qui prépare la publication de cette nécropole semble avoir quelque peu modifié le découpage d'A. Nickels² dont la validité et la chronologie ne pourront être mesurées que par une confrontation des mobiliers tombe à tombe. Ce découpage entraîne en tout cas un certain nombre de questions. Par exemple, l'antériorité des tombes avec canthares en bucchero nero par rapport aux tombes avec amphores étrusques, ou encore le fait que les mêmes *stamnoi* orientaux se retrouvent en zone/période I et II.

2. LA PÉRIODISATION ARCHÉOLOGIQUE

2. 1. La première moitié du VI^e s.

Marseille

Le faciès des importations de céramique de Marseille³ est maintenant assez bien connue dans ses trois composantes:

- les productions étrusques:

- 80 à 90% des amphores (types Py 1/2, 3A, 3B réparties en 3 catégories principales dont deux reliées à Vulci et Caeré et une troisième non identifiée)

- 3 à 25% (selon les secteurs) de la vaisselle fine (bucchero, étrusco-corinthien) et commune (ollae, écuelles)

- les productions grecques:

- ± 10% des amphores (Chios, Clazomènes, Lesbos, Milet, Samos; quelques-unes d'Athènes, de Corinthe, d'Italie du Sud)

- céramique fine: 30 à 40% de la vaisselle (grecque orientale, corinthienne, attique, lacônienne)

- les amphores de tradition phénico-punique de la zone du Détroit de Gibraltar et d'Ibérie.

Les productions locales de céramique (céramique à pâte claire, puis céramique grise monochrome) constituent, selon les secteurs, entre le tiers et les deux tiers de la vaisselle fine.

Les sites indigènes

Les sites indigènes occupés dans la première moitié du VI^e s. sont peu nombreux. Les productions étrusques y sont toujours accompagnées de productions grecques orientales ou massaliètes.

- dans l'horizon proche de Marseille: outre Saint-Blaise, les habitats de Tamaris et l'Arquet, dès

¹ Cf. l'analyse des vases stamnoïdes effectuée par J.-J. Jully (1977) à laquelle les publications récentes n'ont guère apporté de nouveauté.

² Cf. DEDET *et alii* 2003, avec une datation sans doute trop haute dans le dernier quart du VII^e s. au lieu de la dernière décennie.

³ VILLARD 1960; 1992; GANTÈS 1992; 1999; SOURISSEAU 1997.

le premier quart du siècle, le Baou de Saint-Marcel après 575 et peut-être Saint-Pierre-les-Martigues juste avant 550 ont livré les mêmes productions importées qu'à Marseille, avec la même prépondérance des amphores étrusques, où les proportions par catégorie se différencient selon les sites (Sourisseau 1997), révélant ainsi des redistributions, des opérateurs, des moments, voire des goûts diversifiés;

- dans le reste du Midi, quelques habitats, essentiellement languedociens, ont livré de rares témoignages d'importations de céramiques étrusques (amphores de type Py 1/2 et 3A et B, bucchero de transition avec canthares de type Gras 1 et surtout 2 et 3) et grecques (notamment des bols rhodiens et des coupes ioniennes B1). En Languedoc occidental, on peut citer Béziers (Olive, Ugolini 2003) et Carsac (Carsac 1986). En Languedoc central et oriental, outre les gisements lagunaires (Tonnerre, La Rallongue, Forton) et l'*Oppidum* de La Liquière déjà cités, ce sont, dans le Gard, à l'intérieur des terres, la Grotte suspendue de Collias (1 coupe rhodienne à filets, mais pas de céramique étrusque), l'habitat du Haut-Castel (1 coupe B1) et peut-être l'*Oppidum* de la Jouffe (1 coupe rhodienne à rosettes?) et, sur l'Hérault, les sites d'Agde et de Bessan dont le statut est débattu.¹ Si l'on considère les trouvailles faites dans les tombes et nécropoles, dans l'Hérault, à Servian, une tombe a livré un bol rhodien à décor d'arêtes rayonnantes et, à Pézenas, on l'a vu, la nécropole de St-Julien fournit des vases étrusques et grecs orientaux (Giry 1965; Dedet *et alii* 2003). Particulièrement significative la répartition des vases de bronze étrusques (Dedet 1995, pp. 293-295), tous retrouvés, mis à part quelques dépôts de fondeur, dans des sépultures à tumulus et spécialement dans des sépultures 'riches'; il s'agit d'une œnochoé 'rhodienne' de type A (à Pertuis) et de 30 bassins à rebord perlé ou lisse ou à bord droit répartis entre un groupe provençal (8 bassins dans des tumulus regroupés entre le Verdon et le massif de la Sainte-Victoire) et un groupe languedocien essaimé de l'Aude au Rhône,² dont les contextes donnent rarement une datation précise.

- Le site de Sant Martí d'Empúries mérite une mention (Aquilué dir. 1999). Dans sa phase II, datée par les fouilleurs entre 625 et 580, le village indigène reçoit quelques amphores étrusques accompagnées d'amphores phéniciennes occidentales et d'amphores proto-ibériques, puis d'amphores puniques et grecques; la céramique fine associe d'abord bucchero nero (1 fragment) et céramique corinthienne (1 fragment), auxquels s'ajoutent ensuite céramiques grecques orientales et grise monochrome.

2. 2. v. 540/530-v. 480 av. J.-C. : rupture ... et continuité?

Cette période voit l'implantation d'une multitude d'habitats nouveaux en Gaule méridionale. Les courbes des approvisionnements en amphores (TAB. 1) est particulièrement éloquent, mais les céramiques fines suivent la même évolution.

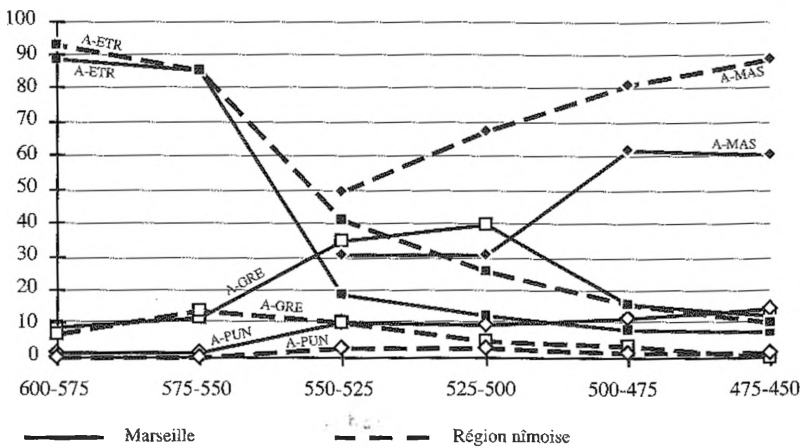
2. 2. 1. Marseille et la Provence: rupture

LES AMPHORES

C'est le moment où démarre la production des amphores massaliètes, d'abord amphores sans mica ou avec mica fin (type feldspathique), puis avec grosses particules de mica, qui passent progressivement de 30 à 60% du total des amphores (le pourcentage est encore plus important si l'on tient compte uniquement des amphores vinaïres). Parallèlement, la courbe des amphores grecques importées grimpe jusqu'à 40% à la fin du VI^e s. avant de retomber autour de 15% au fur et à mesure que la production massaliète augmente; on note d'ailleurs que ce ne sont plus les amphores de Grèce de l'Est qui sont alors majoritaires, mais celles définies comme de type corinthien B ancien

¹ Les données d'Agde et Bessan demandent d'ailleurs une révision dans la mesure où elles incluent des amphores «ionio-massaliètes» micacées pour la période antérieure à 540 alors qu'il est maintenant bien établi que cette production est postérieure à cette date.

² Pour l'œnochoé rhodienne (réparée!) de type A de Pertuis, habituellement datée du dernier quart du VII^e s., on comparera avec les deux exemplaires identiques des tombes 26 et 76 de Chiaramonte datées du premier quart du VI^e s. (A. BOTTINI, M. TAGLIENTE, *Osservazioni sulle importazioni etrusche in area lucana*, in *Magna Grecia, Etruschi, Fenici*, Atti XXXIII Convegno di studi Magna Grecia, Taranto 1993, Taranto, 1994, pp. 487-528).



TAB. 1. Évolution de la part des amphores étrusques par rapport à l'ensemble des amphores à Marseille (trait continu) et dans la région nîmoise (pointillé) (d'après Sourisseau 1997 et Py 1990).

massaliète qui monte en puissance. Le relais est pris à parts égales par l'importation d'amphores grecques et par la production locale, ce qui prouve bien que c'est l'arrêt des importations étrusques qui a provoqué le développement du vignoble marseillais (et non l'inverse): Marseille a dû faire face à une rupture de sa principale source d'approvisionnement en vin.

LES CÉRAMIQUES FINES

Le bucchero disparaît. La part majoritaire passe aux productions locales, particulièrement à pâte claire où les coupes B2 massaliètes se substituent aux coupes ioniennes, et s'il y a augmentation des céramiques grecques importées, c'est au profit exclusif des céramiques attiques.

2. 2. 2. Le Languedoc oriental: continuité et rupture

La rupture de la quantité d'amphores étrusques est nette puisque l'on passe de plus de 80% à 43%, mais elle est de fait moins forte qu'à Marseille (où l'on passe de 80 à 20%) et la continuité se marque par les importations d'amphores de type Py 4 (Py 1995). Il faut cependant relativiser le phénomène en n'oubliant pas que, dans le dernier quart du siècle, dans la région nîmoise, 25/30% d'amphores étrusques cachent 70% d'amphores massaliètes! Mais une différence réelle existe par rapport à la consommation massaliète que révèle bien la courbe des amphores étrusques: il y a entre 525 et 475 proportionnellement deux fois plus d'amphores étrusques en Languedoc oriental que dans le bas Rhône provençal.

Le cas de Lattes est-il une exception? En 1996 (Py 1996, pp. 91-93), les chiffres publiés (sur des bases statistiques faibles) donnaient 87% d'amphores massaliètes dans les niveaux liés à la construction du rempart archaïque. La fouille en cours (Py 2003a, p. 28) de ce qui pourrait être un entrepôt de produits étrusques (amphores et céramiques communes) est-il représentatif du site tout entier? Que Lattes puisse être une porte d'entrée («gateway community», cf. Bats 1992) des navigateurs méditerranéens, on y reviendra plus loin.

2. 2. 3. Le Languedoc occidental

A Béziers, au début du v^e s., la répartition des amphores donne encore une place appréciable aux amphores étrusques (20%), minoritaires cependant face aux amphores ibériques (32%), massaliètes (34%), grecques (12%) et puniques (4%).

Sur les sites nouveaux de Pech Maho et Montlaurès (Ugolini 1997), les informations concernant les amphores et céramiques tournées, encore peu précises, montrent une majorité (60 à 70%) de produits ibériques à côté d'objets massaliètes (20 à 30%) et étrusques (5 à 10%).

(qui ne sont pas de Corinthe et que J.-C. Sourisseau propose de situer à Sybaris).

Dans le même temps, les amphores étrusques chutent d'un seul coup à 20%, puis à moins de 10%; tandis que le groupe d'origine non identifiée diminue, les amphores de Vulci et Caeré deviennent majoritaires.

On saisit donc bien un effet de substitution des amphores étrusques par des amphores grecques et, progressivement, par la production proprement mas-

A Sant Martí d'Empúries (la Palaiapolis), la proportion d'amphores étrusques qui a culminé à 53% vers le milieu du VI^e s. (contre 26,5% pour les amphores phéniciennes et ibériques et 16% pour les amphores grecques) tombe, vers 500, à 14% avec 35% pour les amphores ibériques et 35% pour les amphores grecques. On comparera ces données avec celles de la Neapolis d'Ampurias citées par E. Sanmartí (1990): vers 500, 3% d'amphores étrusques, 25% d'amphores grecques, 60% d'amphores ibériques.

Après 480, aucun chercheur ne le conteste, le monopole massaliète est désormais présent dans toute la Gaule méridionale (y compris à Lattes) aussi bien pour les amphores que pour les céramiques fines où le pourcentage des céramiques attiques reste toujours minoritaire.

3. DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE

Dans la mesure où il n'est pas possible d'affiner la chronologie archéologique, le choix de l'interprétation dépend du contexte historique vraisemblable: faut-il envisager des réseaux de distribution parallèles et différents? Des distributions communes indifférenciées par les uns ou les autres?

C'est à partir du VIII^e s. que le commerce méditerranéen archaïque connaît, notamment sous l'influence orientale, une longue évolution qui le fait passer, dans le domaine grec, de la *prexis* aristocratique, avec ses deux aspects piraterie et hospitalité, à l'*emporía* ouverte où cohabitent navigateurs grecs, étrusques, phéniciens et puniques, puis à l'*emporía* réglementée inter-cités/inter-états et effectuée par des marchands professionnels qui finira par triompher à l'époque classique.

3. 1. *Prexis et emporía (v. 600-v. 540/530 av. J.-C.)*

Le cas des Phocéens en Occident est emblématique de la façon dont s'entremêlent encore au VI^e s. anciennes et nouvelles pratiques, en fonction des interlocuteurs.

Les diffusions d'objets isolés jusqu'à la fin du VII^e s. font plutôt penser à des circulations inter-indigènes qu'à des contacts directs; en outre ces circulations semblent avoir plutôt progressé du Sud (= de l'Espagne) que de l'Est (elles s'arrêtent à l'Hérault): il faudrait alors penser d'abord aux Phéniciens et aux Puniqes (cf. par exemple le cas de Sant Martí d'Empúries: amphores phéniciennes, proto-ibériques et étrusques vers 600, mais dans un lieu de rencontre avec les Phocéens massaliètes qui y fondent Emporion).

On a tenté de relier la présence des Étrusques en Gaule à leur expansion le long du littoral ligure (cf. en dernier lieu Bonamici 1996). Mais cette expansion s'arrête à Gênes et se situe dans la deuxième moitié du VI^e s. Au-delà de Gênes et jusqu'à Marseille, c'est ensuite le vide complet. En ce qui concerne le littoral 'ligure' gaulois, ce n'est qu'à partir du dernier quart du VI^e s. que des habitats, dont certains existaient déjà auparavant (Antibes, Maravieille, le Mont-Garou), ont livré des amphores étrusques, et toujours en compagnie d'amphores massaliètes. Il est difficile de faire de la Ligurie ce relais entre l'Étrurie et la Gaule que la logique de la géographie voudrait imposer. Cela ne signifie pas que la navigation le long de cette côte n'existe pas - l'épave d'Antibes en témoigne -, mais que le secteur qui intéresse les distributeurs de produits étrusques se situe exclusivement entre les deux pôles phocéens de Marseille et Emporion, et cela n'est pas dû au hasard des trouvailles archéologiques...

Le cas de Tonnerre I et de La Liquière est-il différent de celui de Saint-Blaise?

A Saint-Blaise, la continuité des mêmes approvisionnements au-delà de la date fatidique de la fondation de Marseille et peu à peu élargis traduit la continuité des contacts avant et après l'installation des Phocéens. Saint-Blaise pourrait avoir été le point de contact entre indigènes (les Segobriges de Nannos) et Phocéens qui ont logiquement opéré des navigations de reconnaissance. En Languedoc oriental, c'est dans le même temps où les Phocéens s'installaient à Marseille que les Étrusques ont pu aborder, seuls ou en compagnie de ces mêmes Phocéens. Faut-il envisager, comme l'avait fait B. Bouloumié (1982) et comme le fait encore M. Py (1993), deux courants com-

merciaux parallèles, l'un étrusque, prédominant, en Provence et en Languedoc, l'autre phocéén limité à Marseille (et donc susceptible, d'ailleurs, de fournir aussi les Marseillais en amphores et céramique étrusques)? Dans le contexte historique que je défends, je propose une autre solution, celle du commerce emporique ouvert,¹ c'est-à-dire d'un commerce qui, dans les contacts avec les indigènes, mêle la pratique de la *prexis* aristocratique à un autre type de distribution nouveau en Méditerranée nord-occidentale. De quoi s'agit-il? D'un commerce où les professionnels s'imposent peu à peu face aux aventuriers de la *prexis* et utilisent des techniques d'échanges qui s'appuient notamment sur des lieux de rencontre spécifiques, les *emporía*, ouverts à l'initiative (ou avec l'accord) des autorités locales. Il n'est pas nécessaire de développer ici le lien privilégié qui unit la pratique phocéenne à la diffusion de l'*emporía* en Méditerranée, au cours de la première moitié du VI^e s., de Naucratis à Emporion (et Mainaké?) en passant par Marseille.

Mais il faut insister sur le fait que, dans cette *emporía* dynamisée par les Phocéens, promoteurs, selon Hérodote, des *makrai nautiliai* de l'Étrurie à l'Espagne, les Etrusques occupent une place essentielle, directement et indirectement. D'abord parce que l'Étrurie est la première étape occidentale des Phocéens où ils trouvent, depuis quelques décennies, des clients privilégiés pour les productions égéennes orientales qu'ils apportent (sans doute avec d'autres Grecs orientaux)² et, maintenant, pour leur colonie massaliète, le vin nécessaire à leur propre consommation et à leurs échanges gaulois. Ensuite parce que les Phocéens ont trouvé en Étrurie une société dominée par des élites dont les entreprises maritimes ne devaient pas se limiter à la piraterie, même si les Grecs leur en ont fait une réputation (sauf ceux de Caéré, selon Strabon), mais recouvraient aussi l'autre face de la *prexis*, l'hospitalité et l'échange, et s'inséraient même dans la pratique nouvelle de l'*emporía* dont l'ouverture de l'*emporion* de Gravisca, vers 600/590, puis de celui de Pyrgi est la marque la plus éclatante. De cette participation pour la Gaule témoignent, par exemple, directement un graffiti de Saint-Blaise sur amphore de type 3A («*asu zufre*»: nom+cognomen selon Colonna 1998) et peut-être l'épave d'Antibes avec son mobilier de bord de faciès 'étrusque'. Mais il me semble évident que ce sont les fondations phocéennes (Marseille - et peut-être Agde -, Emporion, Mainaké (?), Alalia) qui, par leur caractère permanent, ont créé les conditions de cette *emporía* en Méditerranée nord-occidentale au-delà de l'Étrurie précisément qui constituait leur pôle intermédiaire.

Dans ce contexte, peut-on continuer à croire que seuls les Étrusques transportent des produits étrusques? Personne n'oserait affirmer aujourd'hui que les marchands d'Athènes sont les seuls à distribuer la céramique attique (notamment en Étrurie où les marques peintes des commerçants ioniens ont depuis longtemps été reconnues). Dans le cadre du commerce de type emporique qui se développe en Méditerranée principalement entre navigateurs grecs, étrusques et phéniciens ou puniques, on ignore la part exacte qui revient à chacun; les exemples des sites de Saint-Blaise (et l'Arquet?), Tamaris, Tonnerre 1/La Liquière et Pézenas, qui paraissent présenter des cas de figures différents, témoignent sans doute plutôt du croisement des diverses possibilités de distribution et de redistribution. D'ailleurs, les épaves du Giglio, d'Antibes, plus tard celles de Bon Porté et du Dattier, montrent des cargaisons mixtes.³ Mais seuls les Phocéens ont mis en place des bases fixes en Gaule méridionale (et en Ibérie). Pourquoi? Il est clair que l'*emporía* est réellement l'alternative développée par les Phocéens en réponse à la pauvreté de leur territoire; et en s'installant à Marseille, on sait qu'ils n'ont pas choisi un riche territoire agricole (même si ce territoire leur fournira par la suite, avec le vin, la base de leurs échanges gaulois). Peut-on imaginer que ces

¹ Cf. sur cette notion, les remarques de LÉPORE 1970.

² Ce nouveau courant commercial grec-oriental, issu en particulier de l'Ionie du Nord, qui touche l'Étrurie méridionale à partir du dernier tiers du VII^e s. est une donnée fondamentale pour comprendre les relations qui se créent, dans la phase de l'orientalisant récent, dans le cadre d'une mobilité sociale accrue à l'intérieur même des cités étrusques et, pour notre propos, entre les élites et les commerçants grecs au nombre desquels la composante phocéenne est logiquement présente. Cf. pour les données, MARTELLI CRISTOFANI 1978 et pour l'interprétation, TORELLI 1981, toujours fondamental.

³ L'épave de Miet 3, datable sans doute dans la première moitié du VI^e s., mais incomplètement connue, n'a livré que des amphores et du bucchero étrusques: HESNARD 2002.

Grecs qui apparaissent alors parmi les navigateurs et les marchands les plus dynamiques de Naucratis à Tartessos, seraient, en Gaule, des partenaires passifs d'Étrusques transportant seuls leurs produits depuis l'Étrurie, voire y redistribuant les produits grecs orientaux apportés en Étrurie par eux-mêmes ou d'autres Grecs d'Asie mineure? et que ce n'est qu'après le milieu du VI^e s. que Marseille viendrait elle-même s'insérer dans le jeu des relations nouées par les Étrusques avec les populations du Languedoc oriental (Py 2003a, p. 28)? C'est pourtant le même auteur (Py 1984, p. 277) qui invitait, au moins à partir de la fondation de Marseille, «à prendre en compte le 'facteur phocéén' à côté du 'facteur étrusque'».

3. 2. De l'*emporía* ouverte au partage des espaces maritimes (v. 540/530-v. 480 av. J.-C.)

Cette *emporía* ouverte trouve un coup d'arrêt en 540/530 par la volonté, semble-t-il, d'une coalition étrusco-carthaginoise. J'ai déjà suffisamment développé ce thème (Bats 1994; 1998) pour me contenter d'en reprendre ici les conclusions.

Après la bataille d'Alalia, les cartes sont redistribuées (avec même l'accord de Delphes où Caeré construit un 'trésor'): la Corse et la côte tyrrhénienne nord incluant la Ligurie italienne reviennent aux Étrusques, la Sardaigne aux Carthaginois, les Phocéens d'Alalia, réimplantés à Vélia, sont réintégrés dans l'horizon achéo-chalcidien de Grande-Grèce, tandis que les Phocéens de Marseille voient leur espace délimité en Méditerranée nord-occidentale entre Ligurie et Ibérie. A la suite d'Alalia, ces limites font encore l'objet de luttes: tandis que vers le Sud, en 524, la bataille de Cumes, marque un coup d'arrêt à l'expansion des Étrusques vers la mer Tyrrhénienne méridionale, leur zone d'intervention se prolonge vers le Nord, la plaine du Pô et le long des côtes ligures jusqu'au domaine massaliète dont la limite serait signalée par la fondation d'Antipolis.¹

Il existe maintenant en Méditerranée occidentale, une *emporía* réglemée par des accords et des conventions, à l'image de celle de 507 rapportée par Polybe entre Rome et Carthage, avec des zones contrôlées selon des stipulations précises.

Dans leur zone de contrôle nord-occidentale, qu'ils défendent contre «ceux qui leur contestaient la mer au mépris du droit» (Strabon, IV, 1, 5), les Phocéens de Marseille se transforment en Massaliètes à part entière: la *polis Massalia* s'affirme alors dans son domaine 'gaulois' avec un territoire où se met en place un vignoble d'exportation, tout en continuant à utiliser les ouvertures autorisées dans les zones contrôlées par d'autres, d'où la continuité de leur présence aussi bien en Étrurie, dans le vieil *emporion* de Gravisca comme dans ceux nouvellement ouverts de Pyrgi ou Regisvilla, qu'en Espagne, où les Ibères continuent à intervenir dans l'organisation commerciale (cf. les lettres sur plomb de Pech Maho et d'Ampurias). Et symétriquement, les Étrusques aussi peuvent trouver leurs portes d'entrée en Gaule, à Marseille même, qui continue à accueillir leurs amphores, et dans des *emporía* indigènes: cf la lettre de Pech Maho dont le texte étrusque mentionne d'ailleurs Marseille, le graffiti étrusque d'Ensérune du V^e s. (inédit) et les trouvailles de Lattes (graffites et entrepôt) et peut-être l'épave du Grand Ribaud F (graffite étrusque sur une amphore du mobilier de bord). Dans l'arrière-pays, la redistribution se fait dorénavant à partir de nouveaux établissements relais indigènes qui scandent l'interface maritime/terrestre où se déroulent les rencontres (Bats 1992).

Après 480, la radicalisation des oppositions s'opère en mer Tyrrhénienne méridionale sous l'impulsion de Syracuse; plus que la bataille d'Himère, qui ne change rien aux positions des adversaires en Méditerranée occidentale, c'est la deuxième bataille de Cumes en 474, remportée par Hiéron de Syracuse, qui marque la fin de la dernière poussée étrusque vers le sud. Au nord, Gênes

¹ Cf. CRISTOFANI 1983; COLONNA 1989, p. 372 et BONAMICI 1996; GRAS 2003 propose de voir dans le nom même d'Antipolis la marque de la limite de leur propre domaine emporique «en face» de Nikaia, limite du commerce emporique contrôlé par les Étrusques: cette hypothèse, séduisante, ne peut aujourd'hui trouver sa confirmation archéologique, mais rappelons qu'une fouille, que nous y avons menée avec C. Pradelle et P. Arcelin en 1983-1984 sur le site indigène du Rocher, témoigne d'un brusque apport d'importations (où dominent les amphores massaliètes (60%) à côté de 11% d'amphores étrusques, 14% d'amphores grecques et 14% d'amphores «ionio-massaliètes») dans une phase datée entre 525 et 475.

constitue un *emporion*, qui devient d'ailleurs un lieu de rencontre privilégié pour les Étrusques et les Massaliètes.

En essayant de préciser la chronologie des mobiliers et des sites, d'en faire l'analyse et de les replacer dans leur contexte historique, on a essayé de donner une réponse aux trois questions qui sont au centre du débat.

1) A quelle date passe-t-on des objets isolés aux séries continues?

Dans le cadre des systèmes actuels de datation, ce n'est pas dans le dernier quart du VII^e s. qu'il faut placer les mobiliers étrusques des nouveaux trafics en Gaule méridionale, mais autour de 600 av. J.-C. C'est précisément autour de cette date qu'apparaissent dans les nécropoles de Vulci les premières amphores étrusques et que plusieurs phénomènes archéologiquement contemporains se situent en Gaule méridionale:

- mobilier importé de l'habitat de Saint-Blaise (et de l'Arquet?) qui avant cette date a reçu quelques objets isolés;
- fondation de Marseille (vers 600/596 en datation textuelle);
- établissement des gisements lagunaires de l'étang de Mauguio et de l'habitat de La Liquière, où, répétons-le, il n'y a aucune contrainte à dater le mobilier importé le plus ancien avant 600 (comme aussi celui de la nécropole de Saint-Julien à Pézenas).

2) Qui a pris l'initiative de commercer en Gaule?

Étant donné le petit nombre de sites touchés, le type d'objet (vases à boire, objets métalliques) ou de produit (amphores = vin) et la faiblesse des quantités mises en jeu (et qui le resteront en milieu indigène jusqu'à la fin du VI^e s.), il est raisonnable de déduire que le trafic qui se met en place prend les allures d'un *chieftain's trade* littoral avec retransmission inter-indigènes, sans commune mesure avec ce que sera la diffusion des amphores massaliètes à partir du dernier quart du VI^e s. liée à la multiplication des habitats groupés dans l'arrière-pays et des relais indigènes sur la côte dont certains jouent le rôle de «gateway community» (= *emporion*). C'est l'époque de l'*emporía* ouverte en Méditerranée occidentale, où chacun peut nouer des contacts, mais certains navigateurs sont allés plus loin que d'autres et bénéficient d'établissements permanents conçus comme autant d'*emporía* dans les territoires pourvoyeurs de richesses (métaux): les Phéniciens et Puniqes ont montré la voie en Andalousie; les Phocéens, venus plus tard, s'installent de Marseille (puis Agde?) à Emporion, Mainaké et Alalia. Il y a là, à l'évidence, la volonté d'organiser un système de bases fixes qui permettent des contacts suivis et, finalement, le passage à d'autres types de relations avec les indigènes.

3) Qui transporte les amphores (et les céramiques) étrusques?

Tous les navigateurs en contact avec l'Étrurie sont susceptibles de le faire: Puniqes, Grecs orientaux ou des colonies occidentales, Étrusques eux-mêmes.

Par une dérive moderniste de la réflexion historique, on est parfois arrivé à une double impasse:

- en affirmant que seuls les Étrusques sont susceptibles de transporter amphores et céramiques de l'Étrurie vers la Gaule (et donc en toute logique aussi partout où ces produits figurent, c'est-à-dire Carthage, la Grande Grèce, la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne).

- en feignant de croire que les Phocéens, malgré leur réputation de gens de l'*emporía*, ont fondé successivement en quelques années Marseille, Emporion et Alalia dans le bassin occidental de la Méditerranée comme de simples colonies de peuplement (agricoles?) dans lesquelles ils s'abstiennent de participer même au transport de leurs approvisionnements, parce qu'importés en partie d'Étrurie où les navigateurs grecs orientaux sont pourtant présents depuis plusieurs décennies.

Il faut donc rendre à chacun son rôle. Les Phocéens font certainement partie des navigateurs grecs orientaux en liaison avec l'Étrurie dans la deuxième moitié du VII^e s. et avec eux à l'origine de l'ouverture des *emporía* de Gravisca et de Pyrgi. Jusqu'en 540, ils sont vraisemblablement partenaires des Étrusques dans le cadre de navigations emporiques et de contacts aristocratiques: la

séparation en des 'commerces' parallèles organisés n'interviendra qu'à partir de cette date. Mais, en Gaule méridionale, le point de référence de ces trafics, c'est malgré tout à l'origine l'installation des Phocéens à Marseille, premier centre consommateur de produits étrusques.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALBORE LIVADIE C. 1978, *Sur les amphores de type étrusque des nécropoles archaïques de Nuceria: aspects et problèmes de l'étrusquisation de la Campanie*, «Revue d'Études Ligures», pp. 71-135.
- ALBORE LIVADIE C. 1985, *La situazione in Campania*, in *Commercio etrusco arcaico*, pp. 127-154.
- AQUILUÉ X. (dir.) 1999, *Intervencions arqueològiques a Sant Martí d'Empúries (1994-1996). De l'assentament precolonial a l'Empúries actual*, Girona («Monografies emporitanes»), 9).
- ARCELIN et alii 1982, ARCELIN P., ARCELIN-PRADELLE C., GASCO Y., *Le village protohistorique du Mt-Garou (Sanary, Var)*, «Documents d'Archéologie Méridionale», 5, pp. 53-137.
- BATS M. 1992, *Marseille, les colonies massaliètes et les relais indigènes dans le trafic le long du littoral méditerranéen gaulois (VI^e-I^{er} s. av. J.-C.)*, in *Marseille grecque*, pp. 263-278.
- BATS M. 1994, *Les silences d'Hérodote ou Marseille, Alalia et les Phocéens en Occident jusqu'à la fondation de Vélia*, in *Apoikia. Scritti in onore di G. Buchner*, «AION ArchStAnt», n. s., 1, pp. 133-148.
- BATS M. 1998, *Marseille archaïque: Étrusques et Phocéens en Méditerranée nord-occidentale*, «MEFRA», 110, 2, pp. 609-633.
- BOLDRINI S. 1994, *Le ceramiche ioniche*, Bari («Gravisca. Scavi nel santuario greco»), 9).
- BONAMICI M. 1996, *Contributo alle rotte arcaiche nell'alto Tirreno*, «StEtr», LXII, pp. 3-43.
- BOULOUMIÉ B. 1982, *Saint-Blaise et Marseille au VI^e s. av. J.-C. L'hypothèse étrusque*, «Latomus», 41, 1, pp. 74-91.
- Carsac 1986, GUILAINE J. et alii, *Carsac, une agglomération protohistorique en Languedoc*, Toulouse.
- COLONNA G. 1989, *Nuove prospettive sulla storia etrusca tra Alalia e Cuma*, in *Secondo Congresso Internazionale Etrusco*, Firenze 1985, Atti, Roma, 1989, 1 («StEtr», suppl.), pp. 361-376.
- COLONNA G. 1998, *Gallia Narbonensis: Saint-Blaise*, «REE», LXIV, pp. 433-435, n. 101.
- COOK R. M., DUPOND P. 1998, *East Greek Pottery*, London-New York.
- CRISTOFANI M. 1983, *Gli Etruschi del mare*, Milano.
- DEDET B. 1995, *Étrusques, Grecs et indigènes dans les Garrigues du Languedoc oriental au premier Age du fer. Habitats et sépultures*, in *Sur les pas des Grecs en Occident. Hommages à André Nickels*, Paris-Lattes («Études Massaliètes», 4), pp. 277-308.
- DEDET et alii 2003, DEDET B., JANIN T., MARCHAND G., SCHWALLER M., *Canthares, bassins et amphores pour l'au-delà: la nécropole de St-Julien à Pézenas (Hérault)*, in *LANDES 2003*, pp. 169-182 et 207-209.
- DOCTER R. F. et alii 1997, *Early Central Italian Transport Amphorae from Carthage: Preliminary Results*, «RivStFenici», xxv, 1, pp. 15-58.
- DUVAL S. 1998, *L'habitat côtier de Tamaris (B.-du-Rh.). Bilan des recherches et étude du mobilier des fouilles de C. Lagrand*, «Documents d'Archéologie Méridionale», 21, pp. 133-180.
- Étrusques en mer*, LONG L., POMEY P., SOURISSEAU J.-C. (dir.), *Les Étrusques en mer. Épaves d'Antibes à Marseille*, Aix-en-Provence, 2002.
- GANTÈS L.-F. 1992, *L'apport des fouilles récentes à l'étude quantitative de l'économie massaliète*, in *Marseille grecque*, pp. 171-178.
- GANTÈS L.-F. 1999, *La physionomie de la vaisselle tournée importée à Marseille au VI^e s. av. J.-C.*, in *Céramique et peinture grecques. Modes d'emploi*, Actes du colloque international, Paris 1995, Paris, pp. 365-381.
- GIRY J. 1965, *La nécropole préromaine de St. Julien (Pézenas, Hérault)*, «Revue d'Études Ligures», XXXI, 1-2, pp. 117-238.
- GRAS M. 1974, *Les importations du VI^e s. av. J.-C. à Tharros (Sardaigne)*, «MEFRA», 86, 1, pp. 79-139.
- GRAS M. 1985, *Trafics tyrrhéniens archaïques*, Rome («BEFAR», 258).
- GRAS M. 2000, *Les Étrusques et la Gaule méditerranéenne*, in *Mailhac et le premier Âge du Fer en Europe occidentale. Hommage à Odette et Jean Taffanel*. Actes du colloque international, Carcassonne 1997, Lattes («Monographies d'Archéologie Méditerranéenne», 7), pp. 229-241.
- GRAS M. 2003, *Antipolis et Nikaia. Les ambiguïtés de la frontière entre la Massalie et l'Italie*, in *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne. Hommage à Guy Barruol*, Montpellier («Revue Archéologique de Narbonnaise», suppl. 35), pp. 241-246.
- HESNARD A. 2002, *Épave Écueil de Miet 3 (archipel de Marseilleveyre, baie de Marseille)*, in *Étrusques en mer*, pp. 32-36.
- LAGRAND C. 1959, *Un habitat côtier de l'Âge du Fer à l'Arquet, à La Couronne (Bouches-du-Rhône)*, «Gallia», 17, pp. 180-201.

- LANDES C. (dir.) 2003, *Les Étrusques en France. Archéologie et collections*, Catalogue de l'exposition, Lattes.
- LEPORE E. 1970, *Struttura della colonizzazione focca in Occidente*, «ParPass», xxv, pp. 19-54 (= *Colonie greche dell'Occidente antico*, Roma, 1989, pp. 111-138).
- Marseille grecque, *Marseille grecque et la Gaule*, Actes des colloques, Marseille 1990, Lattes-Aix-en-Provence («Études Massaliètes», 3).
- MARTELLI CRISTOFANI M. 1978, *La ceramica greco-orientale in Etruria*, in *Les céramiques de la Grèce de l'Est et leur diffusion en Occident*, Actes du colloque, Naples 1976, Paris-Naples («Collection CJB», 4), pp. 150-212.
- MELE A. 1988, *Il Tirreno tra commercio eroico ed emporia classica*, in *Flottes et commerce grecs, carthaginois et étrusques en Mer Tyrrhénienne*, Actes du symposium, Ravello 1987, Strasbourg («PACT», 20), pp. 57-68.
- NICKELS A. 1990, *Essai sur le développement topographique de la nécropole protohistorique de Pézenas (Hérault)*, «Gallia», 47, pp. 1-27.
- OLIVE C., UGOLINI D. 2003, *Béziers: site majeur du Midi de la Gaule (VI^e-IV^e s. av. J.-C.)*, in LANDES 2003, pp. 147-158.
- PY M. 1984, *La Liquière (Calvisson, Gard), village du premier Âge du Fer en Languedoc oriental*, Paris («Revue Archéologique de Narbonnaise», suppl. 11).
- PY M. 1985a, *Les gisements lagunaires au premier Âge du Fer*, in *L'occupation des rivages de l'étang de Mauguio (Hérault) au Bronze Final et au premier Âge du Fer*, III, Synthèses et annexes, Caveirac, pp. 47-84.
- PY M. 1985b, *Les amphores étrusques de Gaule méridionale*, in *Commercio etrusco arcaico*, pp. 73-94.
- PY M. 1990, *Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise*. Rome («Collection École Française de Rome», 131).
- PY M. 1993, *Les Gaulois du Midi de la fin de l'Âge du bronze à la conquête romaine*, Paris.
- PY M. 1995, *Les Étrusques, les Grecs et la fondation de Lattes*, in *Sur les pas des Grecs en Occident. Hommages à André Nickels*, Paris-Lattes, («Études Massaliètes», 4), pp. 261-276.
- PY M. 1996, *Éléments de datation concernant l'enceinte pré-romaine de Lattes*, in IDEM, *Urbanisme et architecture dans la ville antique de Lattes*, Lattes («Lattara», 9), pp. 83-102.
- PY M. 2003a, *Les Étrusques et le Languedoc oriental*, in LANDES 2003, pp. 27-29.
- PY M. 2003b, *La Liquière (Calvisson, Gard)*, in LANDES 2003, pp. 107-115 et 199-201.
- RASMUSSEN T. B. 1979, *Bucchero Pottery from Southern Etruria*, Cambridge.
- RIZZO M. A. 1990, *Le anfore da trasporto e il commercio etrusco arcaico. I. Complessi tombali dall'Etruria meridionale*, Roma.
- ROLLAND H. 1963, *La stratigraphie de Saint-Blaise*. «Compte-RenduAI», pp. 81-89.
- ROLLAND H. 1964, *Chronologie de Saint-Blaise*, «Provence Historique», 14, pp. 7-15.
- Tocra I, BOARDMAN J., HAYES J., *Excavations at Tocra, 1963-1965, The Archaic Deposits I*, Oxford, 1966.
- SOURISSEAU J.-C. 1997, *Recherches sur les amphores de Provence et de la basse vallée du Rhône aux époques archaïque et classique (fin VII^e-début IV^e s. av. J.-C.)*. I. Synthèse; II. La documentation archéologique, Thèse de doctorat (nouveau régime) de l'Université de Provence. Aix-en-Provence.
- SOURISSEAU J.-C. à paraître, *Les amphores étrusques et les échanges en Gaule méridionale à l'époque archaïque*, in *Hommages à Raimond Bloch et Jacques Heurgon* («StEtr», suppl.).
- SZILÁGYI J. G. 1998, *Ceramica etrusco-corinzia figurata. Parte II. 590/580-550*, Firenze.
- TORELLI M. 1981, *Il commercio greco in Etruria tra l'VIII ed il VI secolo a.C.*, in *Il commercio greco nel Tirreno in età arcaica*, Atti del convegno, Salerno 1977, Salerno, pp. 67-81.
- UGOLINI D. 1997, *Les oppida du bassin audois côtier: questions de chronologie et de mobilier (VI^e s. av. J.-C.)*, in IDEM (dir.), *Languedoc occidental protohistorique. Fouilles et recherches récentes (VI^e-IV^e s. av. J.-C.)*, Aix-en-Provence, pp. 157-172.
- UGOLINI D., OLIVE C. 1990, *La chronologie des amphores massaliètes dans le commerce biterrois aux V^e et IV^e s. av. J.-C.*, in BATS M. (dir.), *Les amphores de Marseille grecque. Chronologie et diffusion*, Lattes-Aix-en-Provence («Études Massaliètes», 2), pp. 119-123.
- UGOLINI D., OLIVE C. 2003, *La place des importations étrusques dans le cadre de l'évolution du Languedoc centro-occidental côtier (650-300 av. J.-C.)*, in LANDES 2003, pp. 35-48.
- VILLARD F. 1960, *La céramique grecque de Marseille (VI^e-IV^e s.)*, essai d'histoire économique. Paris («Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome», 195).
- VILLARD F. 1992, *La céramique archaïque de Marseille*, in *Marseille grecque*, pp. 163-170.